

Le nom de Jean-Pierre Ronfard

Louise Vigeant

Numéro 110 (1), 2004

Ronfard : le legs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25605ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigeant, L. (2004). Le nom de Jean-Pierre Ronfard. *Jeu*, (110), 123–127.

Le nom de Jean-Pierre Ronfard

Dans le très beau spectacle qu'il a signé avec Estelle Clareton, *Ce n'est pas de la manière qu'on se l'imagine que Claude et Jacqueline se sont rencontrés*, Wajdi Mouawad fait dire à l'un de ses personnages (je cite de mémoire) : un mort n'est vraiment mort que le jour où plus personne ne prononce son nom. S'il en est ainsi, Jean-Pierre Ronfard n'est pas près de mourir. Indéniablement, sa présence manquera à plusieurs ; d'abord à ses filles et à ses amis, qu'il avait nombreux, ensuite, bien sûr, à la communauté théâtrale. Toutefois, son nom retentira souvent dans les discussions. Ainsi ce qu'il a été et ce qu'il a fait auront encore longtemps d'heureuses répercussions.

Jean-Pierre Ronfard (Filippo Ragone) dans *Vie et mort du Roi Boiteux*, présenté intégralement en 1982.
Photo : Hubert Fielden.

Il manquera aussi aux spectateurs, qui s'étaient habitués à voir cet homme, généreux et sincère, jouer – et ne pas jouer – sur la scène où, manifestement, il avait sa place, une place qu'il aimait, car elle lui permettait littéralement de vivre. Vivre pleinement, c'est-à-dire : créer – faire quelque chose tant physiquement qu'intellectuellement –, être en contact avec l'autre, poser des questions, remettre en question, s'émouvoir, réfléchir, rêver, rire.

De toutes les aventures, Jean-Pierre Ronfard aura su mieux que quiconque passer de l'institutionnel à l'expérimental, du classique au baroque, du répertoire à la création, du sérieux au comique ; partout, son intérêt était de faire parler le théâtre pour ce qu'il est : un jeu que l'être humain se joue à lui-même pour mieux se voir. Il essayait toujours plein de choses, la plupart du temps réussissant à entraîner avec lui les spectateurs dans ses entreprises ; il se trompait parfois, pour mieux recommencer. Et il était presque sublime à d'autres moments : par exemple, dans *la Parade du temps qui passe*, au printemps 2002, quand il





Jean-Pierre Ronfard et
Robert Gravel dans *Tête
à tête* (NTE, 1994).

Photo : Mario Viboux.

dansait presque nu, homme vieillissant... On se rappellera aussi les échanges enlevés lors du *Tête à tête* avec Robert Gravel – ceux qui ont eu le plaisir de voir ce tête-à-tête-là s’imaginent bien celui que les deux amis ont dû avoir, il n’y a pas si longtemps, dans cet au-delà dont on se fout bien qu’il existe ou non, quand on songe à ces choses-là...

Homme d’une grande culture, Jean-Pierre Ronfard avait à cœur la transmission des connaissances, mais il avait surtout la modestie de celui qui n’a rien à prouver et pour lequel la culture sert non pas à épater la galerie, mais à se penser et à penser le monde. Cette culture devait servir non pas une cause – Ronfard, on le sait, était « contre le théâtre pour » –, mais à enrichir l’être humain, car l’art invite au dépassement de soi.

Dans l’histoire du théâtre, Jean-Pierre Ronfard occupera une place à part au Québec. Bien qu’il n’y soit pas né, il aura saisi rapidement les enjeux culturels dans une société québécoise chambardée par une succession rapide de bouleversements sociaux. Il aura compris les conséquences de l’Histoire, le rôle de la religion, de la culture, de la politique, et les aspirations à la parole. Son œuvre en témoigne. Homme libre, il aura participé activement à la recherche constante d’une toujours plus grande liberté pour tous et chacun. Par l’entremise de la poésie et du geste.

Pour moi qui avais choisi comme sujet de recherche la saga *Vie et mort du Roi Boiteux*, cette épopée carnavalesque dont l’intégrale durait toute une journée, Jean-Pierre Ronfard incarnera toujours l’homme de théâtre complet, soucieux du texte comme de l’espace, attentif aux comédiens et respectueux du public. Il a immensément travaillé pour ce spectacle, en assumant finalement l’écriture après plusieurs sessions d’exploration en groupe et aussi la mise en scène, et il s’est beaucoup amusé.

Quand je lui ai demandé la permission de filmer des représentations, il a hésité, défendant la nécessité de sauvegarder le caractère éphémère du spectacle théâtral, puis il a accepté de soumettre la question à la troupe qui devait endosser l'idée à l'unanimité, sans quoi, c'était non. Pour lui, si un seul de ses camarades soulevait une objection, c'était suffisant pour clore le débat. Question de respect, disait-il. Il était comme ça. Heureusement (pour l'histoire du théâtre), la troupe a donné son aval. Ainsi existe-t-il aujourd'hui une trace de ce fabuleux moment que fut, au tout début des années 80, la création de *Vie et mort du Roi Boiteux*. Au-delà de cette anecdote, qui dit tout de même quelque chose de la personne de Jean-Pierre Ronfard, si je rappelle ce spectacle à la mémoire de tous, c'est surtout parce qu'il est si parfaitement « ronfardien » et également pour souligner à quel point il a été marquant dans l'histoire récente de notre théâtre.

Vie et mort du Roi Boiteux
de Jean-Pierre Ronfard
(NTE, 1981). Photo:
Hubert Fielden.



On parle d'un spectacle charnière parce qu'il a marqué, d'une certaine manière, la fin de la grande période de création collective, à laquelle il emprunte quelques aspects

mais qui porte manifestement la signature de son auteur. Spectacle charnière parce que, créé à l'aube d'une décennie qui verra se développer une esthétique plus léchée, cette production a misé essentiellement sur le caractère « pauvre » du théâtre et sur son pouvoir séculaire d'évocation. Spectacle charnière parce que unique, qui a opté pour la folie des grandeurs alors que les théâtres allaient bientôt freiner toute velléité de produire des spectacles nécessitant une large production, craignant les bilans financiers désastreux. Spectacle charnière parce qu'il avait tout du bilan culturel : véritable tour de piste de l'histoire – mondiale, sociale et culturelle –, *Vie et mort du Roi Boiteux* a débarrassé de ses hontes, une fois pour toutes, la parole québécoise qui n'allait plus avoir de retenue.

Au point de départ : le désir d'explorer l'univers shakespearien. Au point d'arrivée : une « épopée grotesque et sanglante en six pièces et un épilogue », selon l'expression même de son auteur, qui s'est avérée un formidable voyage au cœur des mythes fondateurs de notre civilisation. Comme si, en partant de Shakespeare, Ronfard avait entrevu l'extraordinaire chassé-croisé de l'histoire de l'humanité et de la tradition théâtrale. Finalement, il



allait proposer une exploration des passions humaines en puisant partout, dans les grands textes de l'Antiquité comme chez Racine, dans l'Histoire comme dans la littérature plus récente tout autant que dans la culture populaire. Et cette gigantesque « appropriation » allait se faire sur le mode ludique, tant il était important pour Ronfard que le rire « empêche le sérieux de se figer ».

Le public s'est senti rapidement de connivence avec la troupe, non seulement parce qu'il a flairé dès le début qu'il allait prendre part à une véritable fête du théâtre, mais aussi parce que toute l'entreprise sollicitait et son corps et son esprit. Car, si *Vie et mort du Roi Boiteux* ambitionnait de rappeler les grands conflits – reliés au pouvoir, à l'envie, à l'amour, à la haine –, sur fond de tensions familiales et d'angoisses aussi vieilles que l'humanité, il l'a fait sur un mode parodique impliquant tout un jeu de reconnaissance auquel le public s'est prêté avec une joie évidente. Il s'agissait pleinement d'une parodie, non pas qui ridiculise, mais qui libère. Pour un public en mal à la fois de racines et d'autonomie, c'était un cadeau ! Puisant à même la littérature mondiale, Jean-Pierre Ronfard traitait, certes, des comportements humains, mais il le faisait avec une désinvolture propre à rallier tous et chacun autour d'un commun dénominateur qui ne pouvait être que l'amour de l'homme malgré ses turpitudes.

Cette histoire où s'affrontaient deux familles, les Roberge et les Ragone, regorgeait, comme il se doit, de rivalités, d'assassinats, de trahisons et de complicités ; toutefois, elle était présentée comme un jeu d'enfants dans une ruelle de Montréal, où la « cour »

« [...] Richard [Robert Gravel] pouvait se faire dire par Annie [Anne-Marie Provencher], au pied de qui il venait de déposer "les insignes de [sa] puissance", soit son sceptre, sa couronne et sa cape : "Fous le camp, Richard. Remporte ton balai, ta casserole et ta couverture de lit en chenille. [...]" » *Vie et mort du Roi Boiteux* (NTE, 1981).
Photo : Hubert Fielden.

devenait, en un tour de main, « royale », et où Richard pouvait se faire dire par Annie, au pied de qui il venait de déposer « les insignes de [sa] puissance », soit son sceptre, sa couronne et sa cape: « Fous le camp Richard. Rempporte ton balai, ta casserole et ta couverture de lit en chenille. Rentre dans ta cité en boitant comme une mouffette et sois pas étonné si ta cité pue la mort. » Mêlant habilement les deux registres – qui entraînaient des jeux de langage d'une efficacité redoutable –, ce spectacle « millefeuilles », s'il s'attaquait à des thèmes sérieux, le faisait en misant sur l'effet « distanciateur » que procure le rire et, surtout, en faisant une confiance absolue au pouvoir de l'illusion.

Sur le plan de la mise en scène, Jean-Pierre Ronfard n'a eu de cesse d'explorer tout ce qui constituait les bases mêmes du théâtre, consacrant souvent un spectacle entier à l'un ou l'autre de ses éléments: l'objet, le mot, la voix, voire le comédien lui-même (rappelons-nous *Les objets parlent* où n'intervenait aucun acteur!). Déjà, *Vie et mort du Roi Boiteux* avait été l'occasion de travailler à fond tous les aspects de la mise en scène: du temps à l'espace en passant par le jeu et le rapport avec le public. En effet, Ronfard a alors proposé six espaces scénographiques différents pour autant d'épisodes – et en tenant compte de ce que chaque lieu recelait comme possibilités (je pense, par exemple, à l'arrivée en bateau de la papesse Jeanne sur le canal Rideau quand le spectacle a été présenté à Ottawa); il a illustré magnifiquement la magie théâtrale, qui métamorphose les objets, en utilisant un bric-à-brac incroyable; il a mêlé jeu sérieux et jeu comique, langue châtiée et langue joulisante; il a fait s'étirer la durée du spectacle sur quinze heures, entraînant acteurs et spectateurs dans un exercice d'endurance dont ils n'étaient pas peu fiers au bout du compte. Finalement, il a fait participer ce public, entre autres, en l'intégrant aux festivités du banquet de noces de Richard. Tout cela a fait en sorte que *Vie et mort du Roi Boiteux* est devenu beaucoup plus qu'un spectacle, un événement.

Ce spectacle était à l'image de Jean-Pierre Ronfard: riche de connaissances, audacieux, foisonnant d'idées, convivial, imprévisible, plein de vie... et éphémère comme la vie. **J**